

Valmy ou la défense de la nation par les armes [Emmanuel Hublot]

Autor(en): **Curtenaz, Sylvain**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **132 (1987)**

Heft 11

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Emmanuel Hublot

Valmy ou la défense de la nation par les armes

Paris – Fondation pour les études de défense nationale, 1987, 165 pages

Un ouvrage présenté par le lieutenant Sylvain Curtenaz

Alors que la France se prépare à fêter avec faste le 200^e anniversaire de sa Révolution, le général E. Hublot nous offre, avec ce *Valmy*, un ouvrage de qualité consacré au baptême du feu de l'armée de la grande nation. Ce sursaut défensif qui, en septembre 1792, secoue la France et lui permet de repousser l'envahisseur rappelle l'effort désespéré qui aboutit à la victoire de la Marne en 1914 et ne peut manquer d'évoquer l'absence d'énergie du pays abrité, en 1940, derrière la ligne Maginot comme il l'était, en 1792, derrière ses forteresses frontalières. Retranchée aujourd'hui à l'ombre de ses missiles et de sa force de frappe, la République semble avoir retrouvé sa vigueur d'il y a deux siècles. Mais les enjeux de la guerre moderne se situent bien loin des boues de l'Argonne.

La France qui, le 20 avril 1792 se plonge dans la guerre, ne la connaît plus, sur son territoire, depuis près de deux générations. La mémoire collective en a occulté les horreurs et les destructions. Problème de rois et de généraux, elle reste la «voie régulière et honorable pour trancher les questions entre Etats»¹. Et lorsque Louis XVI propose la guerre, l'Assem-

blée, hormis une frange emmenée par Robespierre², l'accepte sans restrictions. La Cour souhaite y voir défaites les révolutionnaires, l'Assemblée la veut comme prétexte pour écarter définitivement le roi.

L'armée française de 1792 est la résultante des efforts de Gribeauval et de Guibert pour la moderniser. Ils ont concentré leurs efforts sur l'armement. Le système Gribeauval rend l'artillerie très mobile, tout en facilitant la logistique par la normalisation des pièces de rechange. Au niveau tactique, la priorité est donnée à la manœuvre, à la souplesse des mouvements de l'infanterie.

Mais la vie du soldat reste dure et mal payée. Les troupes de ligne souffrent d'un grave manque d'effectifs. On y trouve en revanche des sous-officiers de valeur dont plusieurs accéderont à l'épaulette: Masséna, Hoche, Soult, Ney... Le corps des officiers, privilège de la noblesse, connaît, lui, une pléthore de chefs n'exerçant leur commandement que très épisodiquement. Plus que l'armée, les officiers sont mal préparés aux événements qui embrasent la France dès 1789. Loyaux au roi, beaucoup démissionnent et émigrent; l'armée

perd ainsi plus de la moitié de ses cadres. Sur les autres plans la suspicion: on guette les signes de leur trahison. En même temps, le corps militaire se voit rongé de l'intérieur par la disparition de la discipline; plusieurs régiments se mutinent. L'Assemblée tente des réformes qui ne font qu'accentuer le malaise: l'ancienne armée y perd son identité; les bases de la nouvelle sont à peine jetées. Quant à la garde nationale et aux volontaires nationaux, ils n'ont, en dépit de leur grande motivation, que peu de valeur militaire.

Dès l'ouverture des hostilités, Rochambeau, La Fayette et Luckner hésitent et accumulent les erreurs. Il faut un chef capable; on le trouve en Dumouriez qui vient prendre son poste alors que La Fayette, déserteur, est allé rejoindre les émigrés. Les troupes prussiennes, emmenées par Brunswick et Frédéric-Guillaume II, fortement ralenties par une logistique lourde et mal organisée, franchissent la frontière et s'emparent de Longwy et de Verdun. La route de Paris est ouverte:

Contre l'envahisseur qui vient de traverser aisément la Lorraine et ses fortifications et marche sur son objectif politique et militaire, Paris, les forces de campagne tendent d'abord, à la limite de la Champagne, un rideau qu'il perce, puis elles se concentrent pour menacer sa communication avec l'arrière et l'obliger à se retourner contre elles. Manœuvre frontale, finalement inefficace, et manœuvre sur les arrières,

*qui aboutira à Valmy, ne sont possibles après les insuccès initiaux et les chutes trop rapides des places fortes que parce qu'elles opposent à un ennemi lent à se décider, se mouvoir et se ravitailler, des forces françaises rapides, résolues et enfin aguerries, maniées par un haut commandement de valeur, soutenues par des autorités gouvernementales décidées à conduire énergiquement la guerre et par l'ensemble d'une nation qui a la volonté de se battre.*³

Face au danger, la Nation se réveille: déclarée en danger en juillet, le roi renversé en août, ses derniers partisans massacrés en septembre, c'est la première Terreur. Le peuple de Paris se mobilise; on lève une seconde fournée de volontaires. Servan, ministre de la guerre, donne son aval aux manœuvres de Dumouriez. Ce dernier reçoit également l'appui de Danton dont les conceptions militaires sont proches de la guerre totale⁴.

Il faut stopper l'ennemi sur l'Argonne. Tout en disposant ses troupes, amalgame de Ligne et de volontaires de 1791, Dumouriez veille à leur moral et engage la population à le soutenir. Mais Brunswick parvient à percer l'écran qui est dressé devant lui: un passage que l'on croyait fortement tenu cède sans grand combat. Dumouriez n'avait pas contrôlé l'exécution de ses ordres, une erreur qui lui coûte tout son dispositif. Il se retire alors, regroupant ses unités sur le flanc des Prussiens. La bataille aura lieu à fronts renversés.

Alors que Kellermann se hâte de rejoindre Dumouriez, ses éléments de sûreté accrochent les Prussiens. L'action retardatrice de ces troupes engagées pour protéger sa colonne permet à Kellermann de s'installer sur la butte de Valmy et sur d'autres points environnants.

La bataille commence par la plus formidable canonnade de la guerre terrestre d'alors. Français et Prussiens se font face sous le feu. Puis, comme à la manœuvre, les soldats de Brunswick marchent sur Valmy. Kellermann, qui veille constamment à la bonne tenue de ses troupes, ordonne de se tenir prêt à charger. Son infanterie n'attendra pas passivement le choc, elle le devancera. L'attitude française surprend Brunswick qui stoppe son assaut et se retire. Conscient de la précarité de sa situation au cas où Clerfayt et ses Autrichiens viendraient renforcer les Prussiens, Kellermann profite de la nuit pour se retirer en silence.

A l'issue de négociations Brunswick quittera le sol français, ramenant son armée décimée par la dysenterie, démoralisée par ce long séjour sous la pluie et dans la boue. Le 6 novembre 1792, Dumouriez bat les Autrichiens à Jemappes, mettant ainsi un terme aux opérations militaires de l'année 1792: *La campagne de 1792 s'achève sans que soient obtenus les résultats décisifs et complets qui permettraient de bâtir la paix. L'action militaire, après des débuts malheureux, a conjuré en septembre le grave péril couru par la patrie en danger; sans Valmy, c'eût été dès ce*

*moment la fin de l'indépendance et de l'intégrité de la nation.*⁵

Dans son dernier chapitre, l'auteur se livre à une brève analyse des explications de Valmy au cours du temps. Pour les uns, l'énigme réside dans le comportement de Brunswick: vénalité ou complicité franc-maçonne? Valmy n'est pas une victoire militaire mais l'abandon, pour des motifs obscurs, de la noblesse française et du roi par les Prussiens. Pour les autres, au-delà du fait d'armes, se profile la nation. Le peuple en armes fait seul reculer l'ennemi par sa détermination, galvanisé par le «Vive la Nation» de Kellermann sur le front de ses troupes. Ils en oublient les unités de la Ligne qui encadrent les quelques bataillons de volontaires nationaux; ils en oublient le matériel et la doctrine de l'ancienne armée royale; ils en oublient les chefs qui ont su redonner confiance à leurs soldats et qui paient sans hésiter de leur personne. La force morale n'eût pas suffi, même face aux hésitations de Brunswick flairant un piège qui n'existe pas, même face à une armée prussienne sclérosée par les mêmes manœuvres toujours répétées et la discipline mécanique.

Valmy n'en reste pas moins, dans l'histoire de France, «l'épisode initial de la période dramatique pendant laquelle la longue histoire de l'humanité passe par la défense de la nation par les armes»⁶.

L'ouvrage d'E. Hublot est une grande fresque où est peinte la naissance de la Nation au milieu des tourments de l'an 1792. De cette année vont sortir à la fois la République, proclamée le lendemain de Valmy, et une nouvelle armée française qui se lance à la conquête de l'Europe.

Durant ces mois cruciaux, des hommes apparaissent, dont les décisions influent fortement sur le cours des événements: La Fayette, Kellermann, Dumouriez pour le militaire, Servan et Danton pour le politique. Chacun de ces destins fait l'objet d'une analyse de l'auteur. E. Hublot dépasse ainsi largement les limites, arbitraires, de l'histoire dite bataille, qui passe en permanence et à tort pour la seule manifestation de l'histoire militaire, pour faire de l'*histoire militaire*, étude de la mosaïque d'événements et de comportements qui décident du cours des guerres. C'est la société civile qui influe sur le corps militaire, et non le contraire, bien que tous deux vivent dans une symbiose plus ou moins bien réalisée. Cette symbiose se retrouve chez l'auteur, historien et soldat. On sent le militaire lorsqu'il détaille les manœuvres, lorsqu'il analyse la chute des forteresses sous la pression de leurs habitants civils. L'officier nous livre ses remarques sur la discipline, la conduite des troupes, l'effet sécurisant des automatismes dans la manipulation des armes sous le feu.

Réflexion d'un historien sur son passé, d'un soldat sur son armée, l'ouvrage d'E. Hublot est aussi celui

d'un patriote engagé qui justifie la nécessité de défendre la nation par les armes. C'est une question de survie, tant dans une guerre conventionnelle que face au terrorisme.

Ce livre aux multiples facettes est complété par une série de cartes très utiles, mais dont on souhaiterait qu'elles soient plus détaillées, ainsi que de volumineuses annexes où l'on trouve une brève biographie des acteurs militaires de 1792, et la liste exhaustive des unités françaises présentes à Valmy, sans compter une bibliographie et un index bienvenus.

Alors qu'en Suisse, et en Suisse romande notamment, la plupart des professeurs d'histoire dédaignent l'histoire militaire au nom de conceptions peu défendables, pour ne pas parler de paresse intellectuelle, cet ouvrage fait une fois de plus la brillante démonstration que le militaire n'est pas un monstre asocial mais bien le produit d'une société. Quant à la bataille, événement marquant autour duquel s'articulent les phases d'une guerre, elle ne peut être dissociée ni de la guerre, ni de l'Etat qui en a décidé, ni des soldats qui la font.

La tâche de l'historien militaire est difficile; il doit ratisser large et ne peut se contenter de faire «avancer l'histoire (en faisant) défiler ses régiments de marche»⁷, ainsi que le clament ceux à qui l'histoire militaire reste étrangère car elle nécessite, outre la compréhension de la société militaire, la qualité fondamentale de placer l'Homme au centre de ses préoccupations.

S. Cz

Notes

¹ E. Hublot, p. 11

² Avant d'aller faire la guerre et d'aller frapper les aristocrates au-dehors, il faut réduire ceux du dedans, maîtriser la Cour, épurer l'armée. La guerre peut mal tourner (...). (...) il faut armer les citoyens passifs, ranimer l'esprit public. (...). L'opposition lucide et courageuse de Robespierre fut impuissante à briser le courant. In: Soboul, A., *La révolution française*, Paris, Gallimard, 1982/1984. 600 pages. Tel / p. 235.

³ E. Hublot, p. 213.

⁴ La grande idée stratégique-politique qui anime toute résistance victorieuse est qu'en dépit de toutes les faiblesses reconnues, de tous les échecs subis et de toutes les souffrances prévues, une lutte

totale est inéluctablement couronnée de succès (...).

«(...) il faut faire une guerre plus terrible; il est temps de dire au peuple qu'il doit se précipiter en masses sur les ennemis... Tout appartient à la patrie quand la patrie est en danger»; (...). In: E. Hublot, pp. 222-223.

⁵ *Ibid.*, p. 357.

⁶ *Ibid.*, p. 404.

⁷ «Il est vrai que, de l'épopée lyrique éculée aux récits poussiéreux des batailles, l'historien militaire ratisse étroit, lui qui fait avancer l'histoire en se contentant de faire défiler ses régiments de marche.»

A.-J. Czouz cité par E. Maradan: «*L'attitude des autorités suisses à l'égard de la Légion étrangère*» in: *RMS*, N° 6, juin 1987, p. 281.